Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 17

Artikel: Chez le pharmacien
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196226

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le chien de M. Pictet.

En 1845, l'empereur de Russie s'adressa à un Genevois pour avoir un troupeau de moutons mérinos. M. Pictet, agronome aussi distingué que médecin habile, fit choix des plus beaux sujets qu'il put trouver. Tous les animaux étaient de grand prix et il fallait les faire arriver sains et saufs. Et certes des bords du Léman à ceux de la mer Noire, la route est longue et périlleuse.

Au moment de donner le signal du départ, M. Pictet s'aperçoit qu'il manque une chose essentielle... un chien. Il n'a pas songé à s'en procurer ; il n'y en a qu'un seul à la maison, et c'est le sien ; un compagnon si utile, si dévoué, si intelligent, qu'il ne s'en séparerait pas pour tout au monde.

Que faire ? Il faut partir cependant ; les étapes ont été calculées d'avance. Le docteur regarde son chien, qui fixe à son tour les yeux sur lui, et, s'armant de courage, il lui fait quelques signes, lui dit quelques mots. La pauvre bête a tout compris, et, bien que son regard exprime une profonde douleur, elle doit obéir sans murmure et se met aussitôt en devoir de faire détaler les moutons qu'elle ne doit quitter qu'à leur destination.

M. Pictet avait accompli là un cruel sacrifice. Il pensait souvent à son brave animal qu'il n'espérait plus jamais revoir ; les jours passaient et avec eux les regrets et les souvenirs du bon serviteur.

Un jour qu'on ne songeait guère à ce dernier, les gens de la maison virent arriver le fantôme d'un animal, qui avait dû être un chien jadis, quelque chose de hideux qu'on chassa sans pitié, malgré les cris plaintifs que le pauvre être faisait entendre.

Quelques heures plus tard, le docteur qui était à la campagne voit s'avancer vers lui, en rampant, un quadrupède informe qui vient lui lécher les pieds en poussant de sourds gémissements. Il le repousse d'abord, puis, se ravisant, il examine avec attention certaines marques, certains indices ; il prononce un nom et l'animal se relève, pousse un joyeux aboiement, et retombe épuisé de fatigue et de faim ; peut-être faudrait-il ajouter d'émotion. Son maître le secourt, le ranime, le sauve, et depuis ce jour il lui fut plus attaché que jamais.

Cette traversée de plus de la moitié de l'Europe, entreprise par un animal qui n'a pour tout guide que son merveilleux instinct, pour toutes ressources que celles d'une proie incertaine ; ces fleuves, ces montagnes, franchis par un être faible, au prix de souffrances terribles, pour retrouver un maître bien-aimé ; tout cela n'est-il pas digne d'une touchante admiration !

On demi-fou.

L'ai ya per lo mondo pas mau d'estafiers que ne sont ni estropiâ ni fous, onna sorta dè nianiou que n'ont soveint dè mau que la tsaropiondze po sè férè eintreteni per lè coumounè.

Samuiet à la Zabeau ein avâi ion ein peinchon qu'avâi onna leinga d'einfer. Avoué cein que quequelhivè l'avâi adi lo mor fourra pertot. Por lâi clliourè la babelie, Samuiet et son valet sè mettiront à dévesa patois po cein que lo dâdou qu'irè dè la vela ne devessâi pas lo compreindrè.

Onna demeindze matin que lo valet copâvè lè cheveux âo père, âo selâo dévant la mâison, sè chipotavont à propou d'on pêcher plianta près dè la mouraille, mâ que ne rapportè rein. Ion voliavè lo trairè, l'autro lo greffâ, etc. Adon lo bobet que cerîvè sè sola dein sa petita tsambra drâi déso lo tâi, et qu'oiessâi tot cein que desont, passè la tîta per la bornatse et lâo criè :

A... à... à tout péché mi... mi... miséricorde !

Ora fiadè vo âi demi-fous.

R. D.

La serpeint dè câva.

Lo boursier Pequegnet est ion dè clliau vîlho ladro que ne coosont pas pî lo medzi dai dzeins. L'a on valet dzeinti luron, mâ lo mînè à la badietta. Lai baillè on franc pè demeindze po férè lo fiai, et l'ai ya dè quiet.

Lo vîlho tint totè lè clliâ, mâ coumeint cllia dè la câva est trâo grocha po la mettrè dein la fatta, la betâ on guelion à secret âo bosset. Mâ cein ne fâ pas l'affère dâo dzouveno coo, assebin l'a n'espèce dè fétu qu'on lai dit caouchou et que l'einfatè pè lo bondon dâo bossaton po tètâ n'a golaïe ein catson.

On iadzo que fifavè, l'ai seimblia ourè veni quôquon, et ye fot lo camp sein repreindrè lo caouchou. On momeint après lo père décheint à la câva pè lè zégras de la cousena po queri dai truffè, et ye vâi dein lo faux dzor cllia frelanda grise que peindiâi dâo bossaton. Tot épouairi ye remontè lè zégras ein bouaileint :

« N'a serpeint après mon vin ! Su pas mau ébahi se lo bosset est quasu vouido ! »

Et lo valet qu'avâi prâo dè betafrou po cein que l'étâi dein lè chasseu à tsévau, arrevè ein correint, preind on étala dè bou à la cousena et dit âo père : « Resta pî quie et laisse-mè fére ! »

Aloo ye décheint à la câva, s'approutsè dâo bosset, fot on'étertia âo caouchou, sè sauvè pè la porta dâo fond ein metteint la bîte dein sa catsetta et va sè plliantâ su lo crâo dè lizier. Et ye dit à son père que vegnâi vairè la serpeint : « Lè quie dein lo crâo, mâ faut pas lèvâ lo lan kâ ne lè pas adrâi morta ! »

Lè dinse que lo vîlho a zu mé pouaire què son valet à cein qu'a racontâ la Suzette pè vai lo borné.

R. D.

Au bon vieux temps des diligences. — Tel est le sujet que M. L. Monnet traitera dans deux conférences données à la *Salle centrale*, lundi 26 et jeudi 29 avril, à 8 heures du soir, au profit de la restauration de la Tour de l'Ale. — Des billets sont en vente chez MM. Tarin et Rouge, libraires, à la Papeterie L. Monnet, et le soir à l'entrée. — Voir aux annonces.

OPÉRA. — La saison a brillamment débuté mardi dernier. Il ne restait pas un strapontin ; du parterre à la seconde galerie, tout était pris. Jamais encore le **Barbier de Séville**, ce chef-d'œuvre de finesse et de fraîcheur, n'avait été mieux donné sur notre scène, quant à l'ensemble de la troupe. Les applaudissements, les bravos très nourris, qui ont éclaté à plusieurs reprises, ont dû convaincre le comité du théâtre que le public ratifiait entièrement son heureux choix. Les principaux artistes ont d'emblée conquis tous les suffrages, et le *Barbier*, on le sait, n'est point une épreuve sans périls.

Hier, la représentation de la *Fille de Mme Angot* a confirmé le succès du début. — Demain, dimanche, à 8 heures, début de la troupe d'opérette dans **Mam'zelle Nitouche.** — Tramways à la sortie.

Boutades.

— J'ai cassé un miroir hier...

— Ah !... Et tu ne crains pas que ça te porte malheur ?...

— C'est déjà fait. Ça me coûtera 200 francs pour le réparer.

En police correctionnelle :

— Prévenu, quel est votre état ?

— Un peu fiévreux, mon président. J'ai pas fermé l'œil de la nuit... C'est égal, j' vous en remercie pas moins...

Les bizarreries de la langue :

— Comment avez-vous pu accorder votre confiance à ce flibustier ?

— Il jetait tellement de poudre aux yeux, affichait tant de luxe. . Ce sont ses dehors qui m'ont mis dedans !

Bébé fait quelques façons pour entrer dans la vie, et Monsieur attend dans son cabinet, très nerveux, le résultat de l'entrevue prolongée que Madame a avec le docteur.

Soudain, la porte s'ouvre ; la garde-malade présente deux jumeaux au trop heureux père. Et celui-ci, dans son émotion :

— Est-ce pour choisir ?

Entre amies :

Toutes deux élégantes, mais arrivées à l'âge où la coquetterie exige le plus de soins. L'une d'elles se maquille un peu trop peut-être.

La Première. — Mais quel âge avez-vous donc, ma chère ?

La Seconde. — Qu'importe ! on n'a jamais que l'âge que l'on paraît.

La Première (Après un examen d'un quart de seconde). — Tiens, je vous croyais plus jeune !

Au restaurant :

— Garçon, qu'est-ce que c'est que ce gruyère ? Il est tout moisi.

— Monsieur ne doit pas s'étonner. Dans cette saison, le bon gruyère pleure toujours.

— Alors, emportez-le... J'attendrai le moment où il sera plus gai.

Un pasteur à un de ses catéchumènes :

« Eh bien, Louis, est-ce que tu as été baptisé ?

— Oui.

— Quel est ton parrain ?

— Ils ne m'en ont point donné.

— Et ta marraine ?

— Non plus.

— Ni parrain ni marraine ?... Allons ! ce n'est pas possible.

— Oh ! je m'en souviens pardi bien.

— Tu t'en souviens ?... et à quel âge as-tu été baptisé ?

— A six ans ; et pi que ça m'avait fait rudement mal. J'ai été enflé pendant plus de 8 jours !

— Comment ça, enflé ?

— Oui, mossieu, et pi une fièvre que j'avais toujours soiffe.

Le pasteur. — Enfin, je ne comprends pas. Il faudra que tu m'apportes ton acte de naissance et de baptême, pour que je voie si tout est en règle.

Le catéchumène (retroussant brusquement la manche de sa blouse jusqu'à l'épaule) : « Oh ! y a pas besoin, monsieur n'a qu'à regarder. On y voit encore toutes les marques.

Chez le pharmacien. — Un bambin de 7 à 8 ans, affectant déjà les allures débraillées d'un coureur de rues, se présente à la pharmacie :

— J'en voudrais pour dix centimes, dit-il.

— De quoi veux-tu pour dix centimes ? demande le marchand de drogues.

— J'en voudrais pour dix centimes, répète l'enfant.

— Est-ce ta mère qui t'envoie ?... Alors va lui dire qu'elle t'écrive ce que tu veux pour dix centimes

Et le mioche de sortir de l'officine d'un air ennuyé. Puis, devant la porte, il se gratte fébrilement la tête dans ses cheveux en broussaille, tandis que le commis pharmacien, qui l'observe, saisi d'une idée lumineuse, rappelle l'enfant et lui dit en lui remettant une minuscule boîte contenant un onguent qui n'est pas rose : « Je vois ce qu'il te faut. Tiens, en voilà pour dix centimes. Pendant qu'ils dégusteront cela, ils te laisseront tranquille. »

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE
Thés de Chine et de Ceylan.

L. Monnet

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard